

Illustre en son temps, sombré au fil des siècles dans l'oubli, Alexandre de Cotiaeon (Cotyaeon : voir p. XXI, n. 1) ne nous est connu que par une vingtaine de fragments et des témoignages, dont deux de ses disciples célèbres, Marc Aurèle (*Pour moi-même*, I, 10) et Aélius Aristide (*Or.*, 32 Keil). Récoltant tout ce que l'on connaît aujourd'hui des grammairiens grecs, qui étaient enseignants et chercheurs (dans une proportion que l'A. n'a de cesse de vouloir déterminer), l'ouvrage, avec une solide bibliographie, cherche à situer Alex. dans un contexte, alors que les données biographiques sont minces (p. XXI-XXIII). Une étude lexicologique des grammairiens retient l'attention : non seulement γραμματικός, mais κριτικός (attaché à l'esthétique des poèmes, sous l'influence de l'école de Pergame), σοφιστής et ῥήτωρ concurrents (Aristide préférerait ce dernier vocable), φιλόλογος (étude encyclopédique des textes, d'impulsion alexandrine). Les nombreux textes à l'appui soulignent nuances et approximations, la terminologie n'étant ni fixée ni cloisonnée (même aujourd'hui, même en excluant du français les ajouts bouffons du pédagogisme). Absence semblable de cloisonnement entre les degrés d'enseignement (élémentaire, grammatical, rhétorique), cloisonnement que semblait cautionner la table des matières de H.-I. MARROU, qui pourtant nuançait déjà (*Hist. de l'éduc. dans l'antiqu.*, 1965⁶ [1948¹], p. 243-244, 410-411). Les exemples existent de non-cloisonnement, tels des cahiers d'élèves du γραμματικός (sur papyrus), qui incluaient de la rhétorique. Les différences de statut social des grammairiens pouvaient être grandes, non moins que celles de leurs revenus, longtemps liés aux initiatives privées et, à titre exceptionnel, municipales. Ils ne sont pourtant pas rares les exemples de grammairiens érudits, fortunés, au statut social enviable. Philosophes (depuis Platon au moins) et rhéteurs avaient hissé la grammaire au rang de τέχνη. Explication des auteurs et science de la langue : telles étaient leurs compétences, parfois de haut niveau. Alex. était de ceux-là. Il rédigea deux ouvrages (au moins), Ἐξηγητικά (*Commentaires*) et Παντοδαπά (*Miscellanées*). Les fpts leur doivent leur origine. L'édition présente est redevable des travaux de Dyck (1991) et Alpers (1998) ; elle a son ordre propre des fpts, au nombre de dix-neuf. L'A. a renoncé, au sein d'une citation, à la distinction (même par une typographie différenciée) entre fgt proprement dit et témoignage. Il n'y a pas d'apparat critique (voir les deux prédécesseurs nommés), mais des leçons problématiques sont signalées. La traduction française suit bien un texte assez souvent technique. Le commentaire montre ce qu'a de pointu la science d'Alex., replacée dans le contexte d'un mot, d'un vers, d'une expression (d'Homère, souvent). Alex. traite en profondeur des problèmes très limités dans leur objet. Il s'agit surtout d'étymologie et de morphologie, avec une importance excessive accordée au signifié, aux dépens des altérations phonétiques ; ensuite, l'orthographe, où priment l'analogie et l'attique, aux dépens des variétés dialectales, comme celles de l'ionien ; enfin, sémantique, métrique et ecdotique relèvent aussi des compétences d'Alex. Si les *realia* sont absents de ces fpts, ne nous en étonnons pas (p. 88) : jusqu'à l'époque byzantine, les spécialistes retiendront quelques interprétations pointues d'Alex., on pourrait dire son originalité ou son apport, les *realia* étant le bagage encyclopédique obligé. La synthèse est bien utile, reprenant tous les éléments essentiels. Ces fpts « nous offrent un panorama complet de l'activité d'un grammairien » (p. 63). Nuançons : ils offrent plutôt un échantillon de problèmes complexes traités par des grammairiens (et ajoutons, en écho au questionnement récurrent de l'A.) soit dans leurs recherches, soit dans leurs cours, soit dans les deux à la fois. (« Aelianus » p. XLV et une entrée dans l'index ; « Élien » p. XLVIII, n. 92 et une autre entrée dans l'index : il s'agit du même Élien, sophiste, fl. 200 apr. J.-C.) Il y a une trentaine d'années, Alex. émergeait du naufrage. À peine sorti de l'oubli, il risquait d'y plonger à nouveau. L'ouvrage de M. Vix le sauve sans doute pour de bon. – B. STENUIT.

Storia di Apollonio re di Tiro. A cura di Giulio VANNINI (Scrittori greci e latini), [Milan], Fondazione Lorenzo Valla - Mondadori, 2018, 13 x 20.5, CV + 341 p., rel., ISBN 978-88-04-70280-1.

Le roi Antiochos abuse de sa fille. Incapables de résoudre une énigme, les prétendants sont éliminés. Parmi eux, Apollonios, prince de Tyr, mais il prend la fuite à Tarse. Après une série d'aventures, il épouse la fille du roi de Cyrène ; il apprend ensuite que l'incestueux Antiochos est mort. Les aventures vont se poursuivre (près de soixante pages, ici), jusqu'à la réunion finale à Tyr. Un résumé (p. IX-XXVII) fait voir l'essentiel de ce récit anonyme aux nombreux tiroirs, intégrant des épisodes indépendants au départ. Plusieurs sources sont possibles. Cette *Hist(oria) A(pollonii regis) T(yri)* participe du roman antique, dans sa tendance idéaliste, où se mêle cependant son autre tendance, comique et licencieuse. L'*Hist. AT* incarne donc l'orientation moralisante du roman érotique (p. XXI). Sa datation est un point capital, traité en plusieurs endroits (p. IX, XXVI et s., XXXVIII et s.) : élaborée en grec ou en latin fin II^e - début III^e siècle, l'*Hist. AT* connut des rédactions et des apports successifs, avec une certaine christianisation de l'environnement païen, avant de se figer en latin trois siècles plus tard, dans plusieurs *recensiones* (rédactions) : la *rec. B* réécrit la *rec. A*, améliorant le style, supprimant des épisodes (d'où quelques incohérences), revoyant aussi le déroulement logique de l'action (p. XLVIII et s.). Des arguments monétaires, événementiels et funéraires soutiennent cette thèse de réécriture tardive. Les mss ne sont pas antérieurs au IX^e siècle. Leur appartenance aux différentes *rec.* est complexe (p. LVII et s., 3-5) : la *rec. B* paraît bien définie, de même que la *rec. C*, qui concerne les seuls chap. 42-43, inspirés de Symp(h)osius, *Aenigmata*, dont certaines rédactions ont pu être influencées par l'*Hist. AT* ... Le nombre et le contenu d'intermédiaires perdus laisse quelque flou sur la *rec. A*. L'*A.* propose néanmoins un stemma (p. LVI), qui ne dissipe pas toutes les zones d'ombre. Le texte, avec la traduction italienne en regard, est celui de la *rec. A*. L'apparat critique, le plus souvent positif, informe sur les autres *rec.*, mais seulement quand ces dernières sont utiles pour l'établissement du texte (p. LXXXVII et s.). L'*A.* modifie le texte des mss une quarantaine de fois (corrections, conjectures, lacunes) et fait une quinzaine de propositions dans l'apparat critique, avec des réticences (« non audeo »). Le commentaire (p. 127-318) rigoureusement philologique traite aussi d'écdotique. Ainsi, la conjecture *desiderio* (21, 6), au lieu de *deo*, nous a paru heureuse et significative de l'*Hist. AT* : *deo* est une interpolation chrétienne (réécriture tardive), tandis que *desiderio* s'accorde parfaitement au contexte de la scène. Archistrate, roi de Cyrène, accorde sa fille à Apollonios, parce que ce dernier la désire sincèrement (*cupit* et *uotum* qui précèdent, et la suite, *desiderium* et *amando*, 22, 3-4). La paléographie fournit un autre argument, avec une abréviation de *desiderio* mal comprise. — B. STENUIT.

Justin. Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée. Vol. I : Livres I-X. Texte établi, traduit et annoté par Bernard MINEO. Notes historiques par Giuseppe ZECCHINI (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2016, 12.5 x 19, CV + 248 p. en partie doubles, br. EUR 39, ISBN 978-2-251-01473-9.

La vie de Trogue Pompée est décrite sous l'angle des liens avec Rome de sa famille gauloise (celt. *trog*, « clan »), établie dans la Cité de Vaison-la-Romaine. Les *Histoires philippiques*, publiées avant 9 apr. J.-C. (?), sont la première histoire de Grèce et du Moyen-Orient publiée en latin et non centrée sur Rome (en apparence). « Philippiques », car l'accent est mis sur le modèle politique macédonien, dont le déclin est un avertissement pour Rome (p. XXII), mais Trogue décrivait aussi la succession des autres empires (assyrien, perse, etc.), de même que l'hégémonie d'Athènes au V^e siècle. Entre universalisme romain et monde bipolaire (l'Occident pour Rome, l'Orient pour les Parthes), Trogue a tranché : c'est toute la portée des l. 41-44. Il faut aussi abandonner pour de bon l'image d'un Trogue nationaliste gaulois (p. XXXVII). C'est par l'*Abrégé* de Justin qu'il nous est connu. On ne sait quasi rien de la vie de Justin. Écrit-il vers 200 ? Plutôt vers 400 (p. LI). Par les Prologues, qui précèdent l'*Abrégé* sans être de lui (p. LX-LXI), on peut calculer que l'*Abrégé* représente un cinquième de Trogue. Plus de deux cents mss nous transmettent cet *Abrégé*, dont la tradition a été